Mohammed
Dib

Formulaires

POÈMES



Seuil

Mohammed
Dib

Formulaires

POÈMES



Seuil

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

La Grande Maison, *roman*
L'Incendie, *roman*
Le Métier à tisser, *roman*
Un été africain, *roman*
Qui se souvient de la mer, *roman*
Cours sur la rive sauvage, *roman*
Le Talisman, *nouvelles*
La Danse du roi, *roman*
Dieu en barbarie, *roman*

AUX ÉDITIONS GALLIMARD

Au café, *nouvelles*
Ombre gardienne, *poèmes*

AUX ÉDITIONS LA FARANDOLE

Baba Fekrane, *contes*

© *Éditions du Seuil, 1970*.

ISBN 978-2-02-118648-2

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre

www.centrenationaldulivre.fr

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

DU MÊME AUTEUR

Copyright

Exergue

Charge de temps

Chemin

1. futur qui songe

2. bref lieu

3. libre de peine

4. là-bas présent

demeurer

épeler l'envers

instance

itinéraire du froid

la force du jour

innocence de l'être

bientôt voyant

qui veille

le cri

ressui

dormante unité

A un voyageur

1. *lieu de mémoire*
2. *pour vivre*

brutal lieu de la faim

pays d'œil

enseigne de foi

sens inverse

empire variable

La folie de Claude Lorrain

1. *l'indestructible*
2. *arythmie du matin*
3. *submersion de la peine*

Même nom

louange

erres

l'illusion sauvage

les exploits du corps

douceur traquée

à l'endroit même

patience sur impatience

houle jusqu'en son sommeil

la leçon de la flamme

surprise très loin

hommage à la paix

chiffre du visible

rivale de rien

l'empire de la chaleur

harpaille

démontrée

le cœur inlassable

chasse clameuse

rôle féminin

concentration d'avenir

l'ombrage de l'éclair

nouveau né sans cesse

le temps donné

rapidité de la neige

qui pourrait voir

ton nom

naissance de la quiétude

un art d'agonie

épeler le regard

à chaque cri plus âpre

l'extrême loyauté

la bête poncée

monde possible

Les pouvoirs

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

Exergue

pour toutes les formes de sable
de vent et de vieillesse
je t'apporte mon visage
lunaire et très bas
marcheur avançant dans son ombre
fabuleux mot de la pierre
dieu comme si la nuit y
avait oublié des brèches
qui se ruine au petit matin
délivré de ses œuvres
ayant confessé l'histoire
et sur les routes laissé
tomber un givre volage
je viens demander foi
aux salines de l'aube
que garde l'inlassable image
allant de la noirceur
à la blancheur clémente
sans poids cherchant un rêve
de cyprès qui disjoint l'horizon
des fleurs rouges au poing
prodiguées par le feu
que son corps au verbe d'air
met aux brèves embuscades
de désir et à la complicité

des places d’herbes folles

CHARGE DE TEMPS

Chemin

à Louis Aragon

1. futur qui songe

fragile jeunesse qui
s’approche
se dessine dans la chaux vive
mille fois nouée et dénouée
mille fois supposée
chemin proposant sa loi
à l’hommage de l’espace non fréquenté

dans la gorge des vents le chant a cette patience
quand l’arbre dresse une sourde alerte
entre les mouvements du jour

2. bref lieu

et bientôt s’additionnent

les oiseaux qui répondent

à de folles et violettes instances

la saison qui croît ardemment
et se fend de désir

et peut-être plus légère
dans ce jardin défroissé

la solitude qui s’accumule

3. libre de peine

sombre réponse de fruits de vols pressés
dans la chambre où planent de légères questions
jour bleu éclos d’une secrète résignation
des fenêtres et çà et là gestes de paille
déployés sur une noire rosée
les objets les plus absents et autour
plus dense une ivresse comme si pour une fois
la limite avide et méfiante était franchie

4. là-bas présent

comme si pour une fois
avaient été parcourus dans un unique voyage
les pôles de l’haleine et de l’âge et que
le cœur en ait gardé la fatigue la moins pondérable

comme si accomplis l’exploit de l’esprit
et l’effort de l’encre qui efface et retrouve
et que pour une fois
l’inquiétude entre les dents et la bouche
nourrie de son appel n’aient plus de réalité

demeurer

cette nourriture qui me déshérite
sous la loi d’une femme lente
cachée par la convoitise du jour

servira des jeux odorants de patience
tout à la dévotion
d’un sourire frileusement porté

d’une paisible répartition des yeux
et d’un visage nu enfin occupant
l’extrême soudaineté de l’amour

lac surpris à l’état de veille
où de très loin la trembleuse
prisonnière oubliera de se noyer

(un poignard un peu pâle
s’abandonnera dans son cœur)
sous l’illusion de l’indifférence

épeler l’envers

croîs mémoire d’arrière-saison
sur l’argile déflorée des glaisières
et fais les jours passer
comme à travers une absence

peut-être prendre la route de désir
que le cœur ne sait plus prolonger
peut-être l’heure de canicule noire
d’un autre désir couché sous les eaux

ou le sable léger confident de l’oubli
et la profondeur solaire que prodigue
une urne de connaissance invisible

souhait inventé par des lois anonymes
saison secondaire qui vends tes secrets
tes morts et les innocences de l’été

instance

soupçon du vent
vide du cœur
songe de pouvoir

les exploits de midi
et le sommeil du rivage
se confinant dans l’espace

comptant les pesées
de l’hirondelle sur
la chaleur qui envahit
la conscience avide de l’air

itinéraire du froid

tais ce que la glace n’ose dire
auréolée de noirceur qui hésite
et renais de l’avoir tu pour

que sur ta nudité le récif
avance sa froideur sans visage
et dresse une insensible porte

une insensible nébuleuse
à l’heure vaincue où après
avoir refait la paix du naufrage

ton œil bleui devient l’étoile
qui éclaire l’accalmie

la force du jour

haut espace d’octobre
pour conter l’histoire
des distances anciennes

et l’ambition des forêts
alliée d’un ciel
établi au voisinage de la solitude

et la sauvage vendange des chlores
et ce cercle de crainte et de rien
pour couvrir le temps d’air serein

innocence de l’être

l’arc du bonheur enjambe
une femme aromatique
la source en-dessous
chante la dernière neige

effacé par qui l’a dessiné
sitôt rendu à son objet
ce sera l’été allégé
safrané dans les creux

confondant le sommeil
la veille et un rêve
propice à la blancheur

l’auront oublié sitôt
révélé ces mots plus que lui
pressés de se perdre au loin

bientôt voyant

à Maurice Ohana

prairie que foule l’obscurité — appréhender la grâce — et dispersion d’eaux froides — courir jusqu’au bout de l’été — prendre feu — un soir heureux — et dans le fond de la nuit retrouver —

cette nuit dominée — par le mystère d’un visage tremblé

qui veille

suppose où j’habite ?
en une mort en lambeaux ?
en un jour de feuilles ?

scellé jusqu’au cœur
au-dehors creusé
moins silencieux mais plus mort ?

en un soupçon de mémoire
stagnant dans les sources
ou une cigale dispersée dans l’été ?

le cri

t’appeler incalculable
rivage
défoncement

épi de silence
t’appeler perpétuel
oiseau

et te savoir prête, réponse
canicule
sans fardeau

ressui

suivant le rêve
de l’eau couchée
emportant sa propre mort

dans le persévérant
le sec frémissement
des roseaux du temps

feu de murmures
jusqu’à l’aube

dormante unité

la table la familiarité du pain
la parole approchée des choses
la tranquille résolution du jour
et enchassé dans un crépi de feu
l'amour envisageant la patience
énigme de ce calme prolongé

l'aube d'une fureur blanche
la folle grenure de ton ventre
et toison roulant les membres
dans sa massive fraîcheur
la vague consentante de la mort

A un voyageur

à Pierre Seghers

1. lieu de mémoire

entre les maisons du jour
et les feux de dernière main
ressac de splendeurs sur les collines
dont la cendre colporte le souvenir
la saison a flambé derrière toi
le soleil s'écaille à te chercher
c'est le temps opaque de la terre
c'est le temps de la suie étalée
un archipel noir et perdu
de doutes se hâte de souffler
la dernière lampe allumée
qui délire dans les dunes du nord

2. pour vivre

l'or de la fatigue peut-être
l'arme candide muette plus loin

l’entre-temps d’une neige
annoncée à cris dévorants

ce songe de vérité peut-être
son aurore aux mains de louve

tu vas avec d’autres gestes
recevoir ton exil d’une blancheur
habitée par quelques oiseaux

brutal lieu de la faim

les voix nues tandis que
les mains s’emmêlent dans
une heure abandonnée

brutal lieu de la faim

le lait arrive sur la table
avec le désastre de trembler
et l’aventure de mourir

pays d’œil

se reposer dans ces froncements
ces palpitantes levées de temps
où tu fais tache et converger
vers les litanies du sommeil

capturer la source fertile
sous une moisson de cris
sous une moisson de cils la raison
propagée de tes gîtes d’air

enseigne de foi

la chaleur — l’ombre autour — la maison méditant dans un berceau — l’activité congédiée — le pain devenu pensée — et sur la porte la connaissance du jour — le souci de te définir — peut-être le remords — d’où ta mémoire semble exclue

sens inverse

le soleil fruitier
a vu ton visage
se trahir tomber en lanières
puis retrouver
de secrètes lèvres

les femmes dans leur asile
ont replacé sous tes doigts
la bête de grâce rousse et noire

empire variable

fracasse et rue le temps
taille sa part de chasseur le temps
défende la complicité et le silence

là-bas prochaine mine de chaleur
un bois de femmes bruit dans le jour
exigeant le repos donnant à baiser
une robe de charité libre de temps

La folie de Claude Lorrain

à Jean Cayrol

1. l’indestructible

part légère de l’espace fidèle
dans la lenteur du jour
quand tu veux te livrer à la douceur

te presser sur le sommeil d’un visage
(passé de preuves et d’enfance)
et changer tes plaies en route d’écume

t’accompagner d’une bête poncée
qui fomente une odeur de coriandre
la terre devant oublier la devise

tu t’agenouilles dans l’inextinguible
sincérité de la poudre

2. arythmie du matin

le souvenir d’un soleil de mer
restitué par l’aube maternelle

autour de ton cri de tes abeilles
transmet plus fort cette ombre

ce songe qui nous altère de fièvre
visible dans la chaleur et l’œil

échancré par sa victoire grandissante

3. submersion de la peine

impossible main qui détache le cœur
pour qui l’heureux temps d’appareiller
est trace d’oubli sur une cendre d’eau
et produit secret de bien des morts

quelqu’un te lèvera près de noyer
la mer sous des grilles de feuilles
et dans la stricte obédience du jour
quelqu’un te lèvera qui se retirera

dépensant dans la profondeur solaire
des signes hors de toute raison non sans
qu’un précoce vent stérile ne cesse
de monter de la somme de ces départs

MÊME NOM

louange

entre tes deux mains enfermer
cette ligne de fuite luisante
ce lointain mâchonnement d’amertume

prière comme un goût de sauge
courbe d’adoration sur la langue
dont ton corps s’entoure et s’encoche

erres

miraculeuse invitée des verveines
toute sur la lèvre de la surprise
au plaisir d’éblouir et seulement

les pas battant les taillis de la nostalgie
roseaux branches dans le même fil jusqu’à
l’à-plat du sable et la berceuse des vagues

l’illusion sauvage

que tu reconduises ce vœu
jusqu’à la sincérité de sa naissance
d’où transfigurée tu reviens
ou traduises la similitude des ombres

la parole restituée au torrent
tes flancs s’effaçant dans l’amour
et la tour lactée du ciel virant
dans l’étroite longueur de vivre

combustion en avance sur le matin
l’éphémère n’a pas ta mobilité

les exploits du corps

la douceur renversée
dans le halage des yeux

le fil de l’éclair rusé
sortant de la bouche

l’enjeu brillant de la candeur
et résolution plus blanche

ta frileuse ta novice densité
tranchée à la limite de l’air

et ce jour plus avide dressé
auquel tu sers de devoir à remplir

de tes seules mains de ta seule gorge
et du dessein exagéré de tes yeux

ton corps brutal et proche
où se distancer

douceur traquée

plus vite
ce cœur à la roue de l’insouciance scellé

plus vite
ces eaux sages d’un cadran l’emportent

plus vite
ces rives le sèment en alluvions renouvelées

plus vite
retour chaud à la source fertile

à l’endroit même

où se noue le souffle
l’amour s’abat
plus blanc que la hache

où se noue le souffle
la hache s’abat
plus rouge que l’amour

patience sur impatience

délirent sur ton sein
la soie et la neige

et laiteuses libèrent
un printemps solitaire

provoquent sur le seuil de l'air
la justice d'une maison ouverte

le soleil informé des raisons
et la franchise renouvelable

houle jusqu’en son sommeil

énigmatique merveille sur son versant
l’aine et l’or périlleux de ses branches
obéissant à la lumière par elle produite

s’endormir sur cette fenêtre illusoire
ce vide nomade qu’habite la foudre
et s’envelopper de cette torture blanche

entretenue par ces mains qui se croisent
et l’orageuse souveraineté de ces jambes
sur une meurtrière prescience de l’amour

la leçon de la flamme

âme riveraine plus
qu’or qui se dépense dans les orages
sur la blonde cause de ta visibilité

que gel fleuri sur tes seins tes pieds
dans la convoitise d’une lampe égarée
quand le temps évite de te regarder

surprise très loin

tes yeux ont la voix des gréements
et se distinguent dans la volte-face
demeurer dans la richesse de tes doigts

vivre devant toi d’étonnement
mon devenir témoignant de ton passage
sans rebellion et sans intolérance

et que cette fièvre de lumière
touche le vraiment vivant que je suis

hommage à la paix

laisse la parole au miroir
tes mains rassemblant la chimère
par quoi se reconstitue l’espace
sans cesse brûlé de ta nudité

chiffre du visible

ton œil prêtant à l’automne
ses défaillances d’orgue
et l’impossible pureté
de tout ce par quoi
ces frondaisons intangibles
ce soufre éparpillé
accrochent leur agonie au vent

rivale de rien

achèvent de se résigner les souches
le soleil rouge et les os de la terre
avec une science qui ne cesse de grandir

s’élabore sur leur somme une âme
un midi guerrier sur le qui-vive
et montant de l’obscur amoncellement

éclate le mutisme de ta mémoire
l’assidu été téméraire qui t’habite
et s’étende sa rumeur à l’encore loin

inassouvie confidente de l’oubli
par le sable qui m’accueille et néglige
et par le souhait du vent réinventée

l’empire de la chaleur

dire que tu ne viens pas
des tours et des murailles
où juin a planté ses drapeaux

dire que tout cet air ne suffit pas
ni quoi que ce soit à résister
à la fougue qui t’ouvre à l’ouvert

dire le pillage des voix
et la perpétuelle marche
de la plus absente en toi

et quoi encore balayage d’air ?
la loi qui décime les regards
et défie les prouesses de l’azur

la trace indivisible du cœur
où tout se plaît aux braises
et la vie qui publie son retrait

harpaille

née de l’arôme du vent
chasseresse de haute évasion
attentive à tes captures

que pousse en avant la poursuite
d’une chair de vent entrouverte
par le seul fil de tes mouvements

tu portes la blondeur des prédictions
et ton épaule fait taire les cigales
dans les dormants oliviers du temps

démontrée

ton feu prend racine dans les meules
à la naissante foulée des rivages
sur les massifs de lumière infertile

où encore ?

dans la connaissance d’étranges faveurs
sur lesquelles la chaleur rit et revient

le cœur inlassable

soulever ton silence
gagner sur ton épaule
la fleur qui brûle sa chance

cette défection de tendresse
cette solitude d'orchidée
et le fardeau penché du visage

la durée qui s'y entrepose
et que n'offusque aucun voile ni
le bord du vent endormi sur ta bouche

sous la poussée d'une furieuse aurore
le pouvoir d'une absence prolifique
s'arrogeant ton nom et le mien

et t'entourer de cette persuasion
de cette dure lampe qui creuse
une rumeur de vent

dans une graduelle chaleur
polie par le désespoir

chasse clameuse

toute de sédition au passage
l’aube que soulève ta retraite

toute d’agonie joyeuse ton éclipse
dans le pur inventaire des eaux

dévastée d’appels ta gorge ouvrant
sa fugue dans les heures et les bois

jamais où te situe la folie de tes yeux
jamais dans le hallier de tes gestes

plus exigeante qu’une aventure ménagée
sur un chemin de figuiers révulsés

qu’un présent réfléchi d’arbre en arbre
à quoi tout aveuglément te guide

rôle féminin

et le barrage exorbitant de la lumière
et la frayeur d’anciennes sources
et le silence de la fleur et de la pierre

et rien d’une forme
ni de commun avec la généralité des corps
mais le visage paré d’une écorce d’air

et tous liens rompus avec la patience
une gerbe de royauté et de jeunesse
sur des noyaux d’orages blancs

seins gorge ventre jambes
fêtant seuls leur route et leur victoire
et l’indifférence du ciel qui s’y vénère

concentration d’avenir

derrière un absolu de chaleur
dénoue le vœu tendre
la vocation de la vague

s’éclairent de docilité
ces morceaux de solitude perdus
dont se repaissent tes yeux

et loin de tout souvenir
très loin regagnant le large
où ne se distingue aucune couleur

sinon la forme nocturne de tes mains
sur les bords d’un orage consumé
et d’une lavande de fable

tout cet espace abandonné
devienne mon bien et mon mal

l’ombrage de l’éclair

entre ton ventre et tes jambes
sculpter dans la poussière jaune

l’amnésie d’août
son immobilité altérée

sa blondeur carnivore
ses fureurs légères et noires

sa calcination dans la brièveté

nouveau né sans cesse

reprendre vie d’une vague
d’une mobilité partant
de tes genoux et de cet arrêt
de cette suspicion de ce liséré
des rires se dévidant
en d’infinis battements

le temps donné

le temps de son baiser d’eau
épousera ton corps et le guetteur
touchant son salaire de secret
te tendra son nom à genoux

entouré de pressentiments

rapidité de la neige

tu vis de fatigue d’éclat
t’élèves toute entière récolte
à la rencontre de la lenteur
où te conduit un chemin souverain

qui pourrait voir

pourchassée par le givre
tandis que toute tendresse frissonne
si tu t’éveilles

ton nom

visage planté sous un visage
et au bord d’une grève qui guette
ce détour et retour de tendresse

naissance de la quiétude

rive à rive dérivant
dans la soudaineté

le calme dilate
ces deux seins
dévalant du vent

le calme

un art d’agonie

vouloir prochaine souffrir
pour un jour si blanc étoilé
de ronds d’huile et de flammes

vouloir de la forme que tu occupes
partir et te répandre sur le stérile
noyau d’évidence crépitant
autour de ces maintes veilleuses

et renouveler la solution du poignard
et jamais épuisée d’une main légère
abandonner ta chemise sur le sable

épeler le regard

où le fer
soutient
un blanc désastre

où crient
pour entrer
dans l’arène

où
chassent
à courre

tes yeux
aguerris
par l’illumination

à chaque cri plus âpre

sans parole dans ton visage
sans parole la route qui s’amasse
sans parole l’avalanche d’éternité

sans rémission le soleil scellé
entre deux alouettes qui hésitent
sur ce bonheur aux limites de l’absence

l’extrême loyauté

tu as laissé tout ce gel
s’épanouir sur tes lèvres
et tes yeux mener leur savoir
à la perfection du froid
tandis que citadelle postée
dans le brouillard tu racontes
ta victoire sournoise lâchée
aux quatre coins du cœur

tu n’auras d’autre choix
que de marcher dans une aube
froide et peu favorable
de signifier aux passants
le peu que tu leur dois

la bête poncée

contrainte par le sang
la bête vient d’éclater
et ses preuves changent

à l’en croire porter une dague
dans l’impossible trace de malheur
est simple ruse d’un enfer paresseux

et derrière son profil
le tien sort de l’enfance

monde possible

moi avant de mourir
présent approché
visage d’appel intact

je touche l’humain désert

LES POUVOIRS

1

langage souverain incompatible secret noyé dans l'écorchure universelle que ma vie s'y perde y vive sans justification qu'une muraille de ténèbres se referme sur elle et sourde muette nul médiateur ne puisse la faire entendre parole qui creuse un espace vide

mémoire échangée contre la nuit
qui cache la nuit
un rien qui est infiniment brillant

et cherche
une forêt détournée
que va frapper le matin
et tout à coup aveugle

2

la statue d’ombre vous attend elle attend elle ignore son attente suspension de forme et de temps elle n’existe ne dure que par l’attente dans le néant son décor visible la nuit qui ne sait où se réfugier se débat avec des cris le singe de feu qui l’appelle épie mais ne rentre pas arrêt des songes pour rejoindre les trois phases du sang remplissez tous les récipients de salive et jetez-les au vent son rire son rire à lui seul remplit le haut et le bas

3

et ne peut revenir de la blondeur relevée à l'horizon le jour reprend ses proies l'âme repose ses glus des ordres de marche refoulent tout arbre dans les ornières les champs recommencent à chavirer rien que pour l'erreur le rite mort des actions de chute des ombres de chute dans la forêt appelant cela crime pourquoi attendre le débat pourquoi flairer sous les cactus des jambes l'heure des enfantements il n'y a qu'un chemin ouvert pour ce voyage la parole qui verse sa crue et remonte dans un mouvement de repli vers elle-même embrasse le creux de la fécondité le cercle des sacrements et les pas de Chorée

réapprendre au chantre à chanter car sa voix a sonné le discord rien n’est plus semblable à un sacrement qu’une malédiction le retour des anatomies est assuré le sein se regardera dans l’autre sein et s’interrogera sur l’identité et la différence à moins qu’il ne tombe amoureux de son image qu’il verra noire et mortelle s’il est blanc reconnaître ce sein l’abriter le faire boire à sa propre source le porter sur la tête le promener au grand jour s’en faire une gloire

nous n’entendons pas nous amarrer dans ces eaux basses notre navigation n’a de sens que loin de toute côte l’envie de remplir le champ de la tradition ne l’emportera pas sur nous que la route s’ouvre que le regard seul soit en mesure de la prolonger que toute rencontre se fasse avec la seule désignée par son regard que ses yeux soient d’étape en étape la porte à franchir jusqu’au signe qu’elle décrit sur le sable jusqu’au nom dans lequel elle se concentre jusqu’à la naissance que promet le labyrinthe de son nom et de là jusqu’au seuil où elle apparaît avec un air de familiarité qui fera douter de la réalité du voyage accompli si on ne s’aperçoit bientôt que de regardé on est devenu regardant ce qui ne saurait être considéré comme le résultat d’une mutation mais d’un retour au sein du regard dont le signe avant la parole a commencé par ériger sa frontalité autour de vous et qui n’a déroulé jusque-là que ses résidus visibles et la route reste ouverte et elle appelle sans cesse

toutes les charitables images du monde me mènent à toi attendue grâces leur en soient rendues une à une j’ai suivi tes traces en chacune j’ai relevé les signes de ton passage attendue qui de toutes fais le tour qui en toutes ménages la voie pour que toutes ne servent de route qu’à toi

dénombrez les chaînons de la chaîne les fourmis de la fourmilière les étoiles du ciel il restera toujours un chaînon il restera toujours une fourmi il restera toujours une étoile et le mot sur la page refusera de s’inscrire complètement et vous recommencerez à recomposer ses lettres dans tous les sens et il en naîtra des mots masqués avec lesquels votre savoir grossira jusqu’à l’obésité et l’obésité occupera le trône

8

le mot des mots dont chacun se change en son voisin monte sur les épaules de son frère et vous construit des villes vous compose des vies vous offre à lire des livres qui commencent par la fin que vous reprendrez mélangerez jetterez au sol pour qu'il vous parle par des oracles

9

et le chemin qui est une façon de redire la prière et nous repartons encore une fois et pour une fois rien ne nous empêchera de gagner ces dunes sur lesquelles le vent luit et attend notre passage commenter chaque grain de sable commenter l'écriture des étoiles c'est une tâche qui requiert d'abord une bonne vue nous épellerons lettre par lettre le texte déposé nous collationnerons les mots dans chaque mot nous réunirons les amants cette solitude ce sable ce vent ne sont pas faits pour se couvrir de vestiges mais de la fraîcheur de l'œil si rien n'y invite au repos c'est que la marche y est repos le jour même n'y est que marche continuée vers soi sans rupture et armée de sa seule chance qu'écriture sur le sable et dont le sable reconnaissant s'abreuve et se vivifie et la chaîne des signes se déroulera jusqu'au cœur du vent

10

l’herbe dit au défunt qui passait relève-moi de cette faction l’immobilité m’épuise mais que pouvait répondre celui-là même auquel l’immobilité ouvrait ses portes il n’en resta pas moins troublé encore un dit l’herbe encore un que l’infortune des autres ne touche guère il s’en alla lui de son pas égal une porte céda puis une autre plus loin puis une troisième et dès lors il ne rencontra que portes battant dans une agitation d’ailes il s’endormit au cours de ce franchissement incessant de seuils qui accouraient d’eux-mêmes à sa rencontre la fatigue de l’herbe lui parut incompréhensible avancer sans marcher n’était-ce pas la forme la plus haute de la joie à ce moment il s’entendit de sa propre voix dire relève-moi de cette faction l’immobilité m’épuise

une clôture rigoureusement cadenassée qui découragera de la comparer à tel espace barré d'en transgresser les limites un lieu réservé à l'écho à la honte et condensée sous la langue au-dessous la parole qui vole sans réponse ni souvenir reconduisant à la source non celle à qui l'événement advient mais celle qui à l'événement advient enceinte de l'intérieur réparatrice indifférente à l'image des jours

ce matin nous envoya des messagers chacun d'eux se présentant hors d'haleine émettant un son un seul faisant volte-face et disparaissant à toutes jambes comme si une mission aussi urgente la même l'appelait ailleurs il y en eut dix il y en eut quinze il y en eut quarante il y en eut toute la journée toute la journée se passa à les recevoir mais qu'obtînmes-nous nous eûmes beau les agencer dans un ordre puis dans un ordre différent aucun sens ne se dégagea de leurs propos sans doute devions-nous admettre qu'un début de signification s'y manifestait par éclairs mais comme l'écho d'une autre signification s'interposait vite et l'annulait à ce jeu nous finîmes par comprendre que nous aurions découvert le sens que nous eussions voulu et selon l'ordre dans lequel nous les eussions disposés l'explication de tout nous fûmes tenté de courir chez notre voisin pour nous informer si les mêmes ne s'étaient pas présentés chez lui aussi nous disant que oui bien sûr que les communications qu'ils lui avaient délivrées étaient en mesure combinées avec celles que nous avions reçues nous-même de constituer un ensemble de mots un ensemble de phrases qui sait compréhensible et qui était le message mais nous pensâmes que si ces messagers avaient rendu visite à notre voisin ils seraient allés chez tous les habitants du quartier de la ville entière en bonne logique nous devions nous rendre chez chacun d'eux si nous tenions à réunir tous les éléments utiles à la reconstitution du texte cette pensée nous fit mesurer l'énormité de la tâche et supposé que nous eussions pu l'accomplir la vanité d'un tel effort nous nous serions sûrement trouvé à la tête d'une quantité de matériaux telle que des générations d'hommes eussent été nécessaires uniquement pour les classer et pour ce qui eût été d'imaginer toutes les dispositions susceptibles de faire naître un sens il aurait fallu d'autres générations

aussi restâmes-nous chez nous et comptâmes-nous sur nos seules ressources et notre seule ingéniosité il n'en sortit rien ce fut à la première impression reçue que tout résultat aboutit de nouveau le message avait sans doute un sens mais aucun qui se présentât à l'esprit sans que tous les autres intervinssent en même temps à quoi pouvait donc servir un tel message nous ne comprenons pas pourquoi il nous a été adressé

13

la route est semée d’embûches dites-vous le livre des vents annonce des heures claires l’ardeur de la mer pâlit sous l’étrave le chant mure l’horizon nous craignons la femme qui regarde la mer dites-vous traitez-la comme l’un de vous ils partirent jamais traversée ne fut plus fabuleuse on ne surprit pas le moindre désir de retourner à terre chez le dernier des mousses la terre ne laissa pas trace d’un souvenir dans leur mémoire le temps demeura fixement au beau la femme se révéla meilleur marin qu’eux tous réunis et meilleur capitaine que tous les capitaines renommés sans qu’une seule manœuvre fût accomplie le bateau lui obéissait pour une fois des marins connurent le repos la joie de vivre

le cri du coq appartient au passé le rideau n’est plus tiré sur les anges du bonheur il faut dire que la nuit ne s’est pas passée sans mal il y a eu nombre d’attaques et de ripostes mais le plus tenace a été le chien qui a cerné la maison quand le champ de lutte est apparu au jour ne restaient que ses empreintes ah ces visiteurs ils nous empêcheront de vivre mais nous les empêcherons de nuire peut-être pour le moment le soleil cache-t-il derrière lui un soupçon de présence nous avons toute une journée pour réparer nos forces

ne revenons pas en arrière même si la route s’est enfoncée en terre sitôt foulée et qu’un mur de vent avance dans notre dos pourquoi revenir supposé que cela soit possible nos femmes nos amis laissés là-bas ils nous reverront dans leurs songes ils y apprendront de notre bouche le détail de chacune de nos étapes ne sont-ce pas eux qui nous ont incités au voyage recommandés aux quatre horizons jeté de l’eau sur les talons et refermé ensuite l’espace derrière retiré la route sous les pas comme un tapis roulé au fur et à mesure par des serviteurs diligents après la fête n’y pensons plus mes frères ne pensez qu’à ce jour délivré de la nuit pense-t-il à un éventuel retour lui il vivra sa journée de jour et les ténèbres le trouveront prêt pour un nouveau combat imitons-le voyons en lui un allié et un compagnon de voyage lui et nous arriverons au bout de notre périple ensemble nous nous reposerons côte à côte comme de vieux amis nous n’aurons même pas besoin de nous confier nos impressions de voyage

interviens dans le cours des ans et les signes recommenceront leur ronde rien ne viendra les en distraire le sens rompu prendra des airs de crâne la suie l'environnera entre dans le repaire et rappelle l'autre rivière dormante la fière alliée du vent l'ombre ramenée par le sang il faut ce soir qu'elle dévide son cocon et les desseins s'affineront sur les paupières de sa bouche tu y liras l'autre appel réitéré de pierre à pierre et la route déviée jusqu'au cœur des glaciers là la fière alliée dormira là la fière alliée reverra luire l'aube et la fière alliée recueillera ton pardon il ne sera pas inutile ensuite de l'embaumer dans le vent de l'emporter à bout de bras de l'offrir au père toutes les fourmis déserteront leurs nids et viendront contempler cette merveille

17

il n’est que de reprendre la marche pour retrouver le vent dis-tu le vent et l’abord du visage je mendie ma vie aux portes dis-tu et je n’ai plus que ce visage façonné par la nuit et le vent je ne réponds plus dis-tu au récitant du temple où devenue raison la mort s’est dépouillée de son harnachement répartie sur le globe âpre des yeux et fine de composition demeurante des saisons délivre délivre ce mendiant

monte la garde sur les trois tours la terre vire au rythme des anneaux que reste-t-il du pouvoir du roi le délit ne se commet plus qu'au nom du fidèle affranchie du vieux préjugé la terre se féconde par le seul effet de son désir il n'est pas de vie sans un grand détour par les décombres sans l'élan du remords sans l'ombre qui la renie et il ne manquera pas d'autres aberrations pour déplacer le centre de gravité du sang le mérite de toute cette action en sera néanmoins laissé à l'ange il n'entreprendra pas la remise des peines au nom d'on ne sait quelle compassion il vivra et reconnaîtra les siens il nous offrira sa main comme prix de cette alliance défiant la joie

le rire du chef lance le germe accommodant le sang et le défi maison du rire après cela après pareille récitation fermons il ne faut guère obtenir de grains pour avoir l'œil ouvert fermons notre cercle dirigeons nos regards vers le centre le rire surgira de là attrapons-lui les mains et marchons ainsi ne revenons plus sur nos pas la terre à force de l'entendre revenue à la raison ne défiera point ce père il entrera aussi dans son martyre de nous accepter et nous voilà partis afin qu'il nous retrouve ne voyez-vous pas tout le tragique de cette aventure mais foin de ce qu'il en coûtera aux uns et autres nous arriverons aux portes et nous crierons père et la porte restituera son bien allez en paix

20

je t’entends mais ne te vois fougueuse perdue éperdue nous n’avons fait que nous délivrer des hôtes royaux est-ce cela qui nous est imputé à crime réfugiée dans le sillage du vent tu rêves sans doute à tout ce qui aurait pu être n’emploie ta retraite de l’air pour éviter nos regards les remplir d’objets mortels apprends à connaître la terre verte et ses habitants

l’emprise du cercle et la prison le piège qui danse et retenu par son mouvement le signe qui se jette sur toi c’est une réponse donnée à ton appel car il en est ainsi ce refuge t’offrira ses couloirs et ses chambres tu y rencontreras de belles personnes elles t’instruiront

22

la sonde du cri est descendue au cœur de la terre elle a ramené un noyau de chair et de silence il n’en faut pas plus pour attirer la nuit elle se juche aux cimes aux poignets nous enserre la délicatesse des anneaux nous commençons le voyage vers les rives dénudées de l’or nous ne retrouvons qu’un tracé de lignes remémorées nous devons appeler aux quatre portes pour recevoir permission de continuer mais combien de chemins déroulera la course la confidence n’en sera faite qu’au noyau de chair et de silence va donc par là et crie

la seule qui ne dorme
sauvage se replie
à la fin et s’aveugle

se couvrant du mutisme
des bêtes et des pierres
ne laissant d’elle qu’os

estampilles de sang
gardés par un sommeil
d’arbres noirs et de gel

et la voix d’un dieu mort
cherche dans ma mémoire
par où l’ombre est entrée

(comme celle qui crie
désarmée au cœur las
pour retrouver la mer

constamment égarées
l’une reprend le chant
où l’autre en perd le fil)

et des reclus sans nombre
surveillent ce grand jour
qu’envahissent les pierres

25

pourquoi détresse viennent-elles
toutes ces figures de pierre
crier à l'envi sur la mer

pourquoi font-elles brusquement
le monde se tourner ailleurs
s'embraser d'une noire absence

et vite ensuite gargouiller
dans un reflux d'eau d'air de feu
un seul murmure de lumière

ces ombres rapaces et folles
la mer qui remue un jour vide
entend-elle parfois leurs cris

aveugle proie et ombre
ni prise ni lâchée

ces mains ces yeux ces lèvres
environnés de feu
qui courent sur tes traces

se souviendront de toi
se souviendront de toi
toute leur vie de pourpre

27

j’ai vu la détresse
obscure insurgée
qui brûle tes yeux

tandis que patient
erre doucement
au ras de la terre

et peuple l’espace
devenu de cendre
un chant d’innocence

28

la flamme — et rien ne crie
et rien ne se délie

la pierre se déchire
légère, en vain légère

ces mains ces yeux ces lèvres
ni la ville ne crient

calme noir qui ne sait
où atteindre le cœur

voyageuse avec les oiseaux
porte mon corps dissous mon ombre
dans une clairière diurne
éclairée de mille délires

dans une clairière diurne
un territoire de hasard
un tremblement léger de feuilles
ou un feu dispersé au vent

et l’autre flamme qui rassemble
une architecture de brume
loin sur les vagues de la mer
m’accueillera peut-être un jour

30

toute
au cœur clair de la solitude
enracinée et envahie

toute
dans ce jour entouré de mer
comme dans l’autre paysage
où s’immobilisent les ombres

toute
la seule qui ne dorme

elle continue à couvrir
à brouiller les cris et les traces
et chercher encore à tâtons

puis attendre de nouveau que
son silence entre les échelles
d’une misère inconnue use

ce jour et accumule une eau
insomnieuse sur mes yeux
comme si elle était de pierre

le visage presque humain
attendant entre les clous
gelé sous un feu immense

et s’alimentant d’espace
dormant sur sa bouche saignante
gardant l’immobilité

de loin d’encore plus loin